
Gérard Noiriel

Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Gérard Noiriel, « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 07 mars 2008, Consulté le 05 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index419.html> ; DOI : 10.4000/rh19.419

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index419.html>

Document généré automatiquement le 05 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Gérard Noiriel

Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel

Pagination de l'édition papier : p. 57-81

« Cette fois, il n'était pas question de récrire ».

Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, 1969.

« C'est la marque de la plus grande superficialité que de trouver en toute chose du mal et ne rien voir du bien positif qui s'y trouve. L'âge rend en général plus clément ; la jeunesse est toujours mécontente ».

HEGEL, *La Raison dans l'histoire*, 1830.

- 1 L'organisation de cette journée a été motivée par la conviction que nous, historiens, nous aurions besoin de réfléchir à la question du temps pour progresser dans nos entreprises empiriques. Ce point de départ — que je partage — mérite néanmoins d'être clarifié car il n'est pas sûr que nous l'envisagions tous de la même manière. Mon intervention portera non pas sur le statut du temps en histoire, mais sur un problème plus modeste : comment les historiens ont-ils abordé la question du temps dans leurs écrits sur l'histoire ? Cette intervention s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherches plus vaste qui vise à mieux comprendre les décalages entre les discours et le travail empirique dans notre discipline. Dans l'introduction de l'ouvrage récent qu'il a coordonné sur l'historiographie allemande entre 1918 et 1945, Peter Schöttler parle d'une « science de la légitimation » (*Legimitationswissenschaft*), pour qualifier les travaux des historiens soucieux de maintenir leur existence académique dans un État soumis à un pouvoir totalitaire ¹. L'Allemagne nazie représente, évidemment, un cas extrême. Mais le problème posé est plus général et concerne aussi les historiens des sociétés démocratiques. Je pense en effet qu'une bonne partie de leurs écrits sur l'histoire, passés ou présents, peuvent être considérés comme des discours de justification ², destinés à défendre leurs propos antérieurs, leur position académique, leurs ambitions ou leur notoriété. Précisons d'emblée que cette hypothèse n'implique aucune forme de dénonciation. Les pratiques de justification font partie, à mes yeux, des contraintes qui pèsent sur notre métier. L'important est de les clarifier, de les expliciter, de façon à pouvoir les discuter en connaissance de cause.
- 2 Pour essayer de vous convaincre de l'intérêt de ce genre d'analyses, j'ai choisi un exemple dont il n'est pas besoin de souligner l'importance : l'ouvrage de Fernand Braudel intitulé *Écrits sur l'histoire* ³. Ce livre présente un triple intérêt pour la question qui nous occupe aujourd'hui. Le premier tient évidemment au privilège que l'auteur accorde à la réflexion sur le « temps de l'histoire ». Le deuxième concerne l'importance accordée à l'interdisciplinarité. L'ouvrage plaide en effet pour une meilleure communication entre l'histoire et les sciences humaines et propose des solutions pour qu'elles adoptent un vocabulaire et même un langage communs. Le troisième intérêt de ce livre est lié à la réception de ses thèses, notamment le fameux concept de « longue durée ». Comment expliquer le formidable écho qu'il a rencontré, non seulement chez les historiens, mais plus généralement dans l'ensemble des sciences sociales et chez les philosophes ? J'aborderai ces problèmes en mobilisant les instruments d'analyse qui sont propres au « métier d'historien ». C'est, à mon sens, la contribution la plus utile que nous puissions fournir à la réflexion collective sur les problèmes que l'on appelle souvent « épistémologiques ».

Un problème de chronologie

- 3 Respectueux des règles élémentaires de la méthode historique, telles qu'elles ont été codifiées en France par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos à la fin du XIX^e siècle ⁴, j'envisagerai l'ouvrage de Braudel comme un document qu'il faut soumettre aux diverses opérations dites « analytiques », notamment la critique « externe » et la critique « interne ».

Pour un exposé sur le « temps » il fallait, évidemment, commencer par dater le document. Rien de plus simple en apparence. L'éditeur nous fournit l'information gracieusement, grâce à l'« achevé d'imprimer » (octobre 1969) qui figure en fin de volume. L'auteur lui-même nous donne les moyens d'être plus précis. Braudel a mis la dernière main à l'avant-propos le 16 mai 1969, au moment où il achevait « d'en lire les épreuves »⁵. Comme ce livre est un recueil de textes que Braudel a écrits entre le milieu des années 1940 et le début des années 1960, il existe naturellement un décalage entre la date où ils ont été publiés pour la première fois et la date de leur réédition aux éditions Flammarion. Mais l'auteur lui-même nous invite à ne pas en tenir compte. Dans l'avant-propos, il précise qu'à l'exception de « minimales corrections matérielles », « ces quelques pages paraissent sous leur forme originale et avec leur date ». Il ajoute qu'en relisant ces écrits d'un seul jet, il a pu constater qu'ils formaient bel et bien un tout homogène⁶, centré sur la question de « la nature même de l'histoire ». Plus précisément, la cohérence des *Écrits* est fournie par la notion de « longue durée », autour de laquelle, affirme Braudel, l'histoire et les sciences de l'homme peuvent fabriquer le langage commun dont elles ont besoin.

4 Sans mettre en doute la « sincérité » de l'auteur, nous ne pouvons pas ignorer, nous qui avons été formés à la critique documentaire, que des corrections matérielles si « minimales » soient-elles altèrent la nature d'un document historique. Lorsqu'on examine l'immense littérature qui a été consacrée à l'œuvre de Fernand Braudel, on constate que c'est seulement après la parution de cet ouvrage que les analyses sur sa « conception de l'histoire » ont pris naissance. C'est le premier résultat auquel a abouti la réunion en un volume de textes choisis par Braudel parmi d'autres, textes parus initialement dans des publications très diverses et très dispersées (revues savantes, brochure, encyclopédie, extrait d'ouvrage...). À partir de 1969, chacune de ces études prend son sens par rapport au nouvel ensemble dans lequel elle s'inscrit. Ce regroupement des textes dans un même espace matériel a considérablement facilité leur confrontation. Ceux qui n'auraient pas eu le temps d'aller fouiner dans les bibliothèques pour retrouver les études originales ont pu disposer, grâce à Fernand Braudel lui-même, d'un « instrument de travail » d'autant plus utile que l'ouvrage a été publié d'emblée dans une collection de poche ; ce qui a permis aux historiens de pouvoir le ranger dans leur propre bibliothèque pour une somme modeste et un faible encombrement. Le titre du livre et le nom de l'auteur constituent d'autres éléments de la mise en forme qui a contribué fortement à unifier l'objet *a posteriori*⁷. Les « minimales corrections matérielles » dont parle Braudel ont joué leur rôle dans le travail visant à persuader les lecteurs que la réflexion sur le « temps » serait le thème unificateur de l'ouvrage. L'« avant-propos » rédigé pour cette édition va dans le même sens, on l'a vu. La transformation de ces études en « chapitres », classés en fonction d'un plan thématique, repris dans la table des matières, est un autre moyen de guider la lecture. Ce plan, inventé pour l'édition du livre, est en trois parties, comme il se doit : « Les temps de l'histoire », « l'histoire et les autres sciences de l'homme », « histoire et temps présent ». Ces titres n'ont pas été choisis au hasard. Ils confortent l'argument de l'avant-propos sur l'unité de la pensée de Braudel autour de la question du temps comme lieu privilégié du dialogue entre histoire et sciences de l'homme.

5 Pour le problème qui m'occupe ici : analyser les usages du temps dans les écrits des historiens sur le temps, il est intéressant de s'arrêter un instant sur les deux principales difficultés que pose cette mise en forme livresque. La première tient au brouillage de la chronologie. Le classement thématique adopté en 1969 aboutit à présenter les chapitres dans un ordre qui ne correspond pas à l'historicité de l'élaboration des études qu'ils « reproduisent ». Cet ordre semble suggérer que la pensée de Braudel sur l'histoire n'a elle-même pas d'histoire. Elle paraît fixée dans ses grandes lignes dès le départ (la préface de la première édition de sa thèse sur la Méditerranée, premier chapitre des *Écrits*) et se dérouler ensuite dans le cadre des « dialogues » que Braudel développe avec les sciences humaines. La deuxième difficulté, liée à la première, tient au brouillage des contextes. Chacune des études de Fernand Braudel rassemblées dans les *Écrits* s'adressait au départ à un public très ciblé : la préface d'une thèse, une leçon inaugurale au Collège de France, un compte-rendu dans les *Annales*, un chapitre du *Traité de sociologie* de Georges Gurwitsch, un article d'encyclopédie, etc., toutes ces

interventions visent des groupes de lecteurs différents. Et leur reprise dans un livre publié par un grand éditeur — qui doit équilibrer son budget en touchant un public dépassant largement le cercle restreint des chercheurs en sciences humaines — transforme également les conditions de leur réception.

À la recherche de « l'événementiel »

6 Ces constats concernant la datation des *Écrits* ne sont pas suffisants pour conclure que la « conception braudelienne » du temps se serait modifiée avec le temps. Ils permettent simplement d'apercevoir un problème. Pour tenter de le résoudre, il fallait poursuivre l'analyse du document en passant de la critique externe à la critique interne. J'ai donc relu les *Écrits* pour comparer la définition de la « longue durée » proposée dans les textes les plus anciens du recueil (principalement la préface à la première édition de la *Méditerranée*⁸) avec la définition donnée dans les textes les plus tardifs (principalement l'étude sur « la longue durée », publiée par les *Annales* en 1958). Mais l'exercice a tourné court car l'expression « longue durée » ne figure pas dans la préface. Elle n'apparaît pour la première fois qu'en 1958, dans l'article des *Annales*. La comparaison terme à terme étant impossible, il ne restait plus qu'à décortiquer la définition figurant dans ce dernier texte. « La *formule* bonne ou mauvaise, écrit Braudel, m'est devenue familière pour désigner l'inverse de ce que François Simiand, l'un des premiers après Paul Lacombe, aura baptisé histoire événementielle. Peu importent ces *formules* ; en tout cas c'est de l'une à l'autre, d'un pôle à l'autre du temps, de l'instantané à la longue durée, que se situera notre discussion »⁹.

7 Cette citation me servira de fil conducteur tout au long de mon exposé. Elle résume en effet parfaitement la façon dont Fernand Braudel positionne toute sa réflexion sur l'histoire. Remarquons d'abord qu'il ne parle pas de « définition », mais de « *formule* ». La « longue durée » n'est désignée que par référence à son contraire : « l'histoire événementielle », de façon à baliser l'espace de la discussion que Braudel développe dans la suite du texte. Gaston Bachelard avait déjà constaté dans l'entre-deux-guerres que la pensée scientifique fonctionnait le plus souvent par couple¹⁰. Mon enquête sur « la conception braudelienne du temps » ne devait donc pas se focaliser sur l'expression « longue durée » qui l'a rendue célèbre. Il fallait tenter d'identifier le *couple* qu'elle forme avec « histoire événementielle ». J'ai repris mes *Écrits* en explorant cette nouvelle piste. Comme le montre le petit tableau ci-joint — qui indique les occurrences de ces deux termes dans les quatre premiers chapitres du livre (ce qui était suffisant pour le problème qui nous occupe ici) — les deux mots sont étroitement solidaires. Pratiquement absents du vocabulaire initial de Braudel, ils surgissent brutalement à partir de 1958.

Titre de l'article	Occurrences « longue durée »	occurrences « événementiel »
Préface à la première édition de la <i>Méditerranée</i> (1949)	0	1
<i>Leçon inaugurale au Collège de France</i> (1950)	0	0
<i>La longue durée</i> (1958)	26	12
<i>Histoire et sociologie</i> (1958)	6	10

8 Mais même au cours de cette période, l'usage de ces termes est d'une intensité variable selon les études considérées. On ne les trouve pratiquement pas dans le chapitre « Histoire des civilisations » (1959) de *l'Encyclopédie française*, ni dans l'article « Unité et diversité des sciences de l'homme » (1960) publié dans la *Revue de l'enseignement supérieur*. C'est lorsqu'il s'adresse aux spécialistes des sciences humaines, les historiens des *Annales* ou les lecteurs du *Traité de sociologie*, que Braudel utilise massivement le couple longue durée/événementiel. Ces deux termes relèvent donc du langage spécialisé et sont utilisés pour nourrir le débat scientifique. Ayant constaté (cf. tableau ci-dessus) que dans le premier chapitre des *Écrits* (qui « reproduit » un extrait de la préface) le terme « longue durée » n'était jamais employé, à la différence d'« histoire événementielle » qui apparaît une fois, j'ai tenté d'élucider cette anomalie. Lorsqu'on consulte le texte original, on se rend compte que cette préface relève

d'un genre très pratiqué par les historiens, bien que peu valorisé : l'exposé de soutenance, parfois appelé « défense » de la thèse¹¹. Certes, cette caractéristique est affaiblie dans le texte de 1949 parce que la *Méditerranée* a été éditée trois ans après la soutenance. Une analyse plus complète aurait exigé de se reporter à l'exemplaire initial de la thèse qui a circulé entre 1946 et 1949, suscitant un premier débat et des critiques auxquelles Braudel répond dans cette « première » édition¹². Ce décalage temporel entre le moment de la soutenance et l'édition sous forme de livre n'efface pas pour autant complètement la nature de la préface. Candidat au titre de docteur ès lettres, Braudel aborde le premier « palier » de la carrière d'un historien. Il doit s'efforcer de convaincre les membres du jury que le travail qu'il soumet à leur approbation répond aux normes scientifiques sur lesquelles repose la discipline. L'intérêt majeur de cette préface tient au fait qu'elle montre comment un historien « écrit l'histoire » quand il est face à ses juges. Le cas de la *Méditerranée* est d'autant plus intéressant à cet égard que son auteur se réclame explicitement d'un courant historiographique, rassemblé autour des *Annales*, en lutte ouverte contre le pôle dominant, courant qui est encore marginal dans l'institution historique au moment où Braudel soutient sa thèse. Envisagée comme discours de justification, cette préface nous renseigne sur la marge de manœuvre dont dispose un historien soucieux de défendre la perspective critique dans laquelle il s'inscrit tout en respectant les normes qui dominent le milieu professionnel auquel il appartient. Ces contraintes d'énonciation expliquent que la préface soit organisée autour d'un certain nombre de « passages obligés » que l'on retrouve dans tous les exposés de soutenance dignes de ce nom. Braudel n'échappe pas au rituel des remerciements. Un candidat qui veut être reconnu par ses pairs doit nécessairement reconnaître sa dette à leur égard. On ne s'étonnera pas que Lucien Febvre, auquel Braudel dédie sa thèse, soit évoqué chaleureusement. Mais Braudel ajoute : « Ma pensée reconnaissante se porte à mes maîtres de la Sorbonne il y a 25 ans ». On constate que dans la liste des autorités remerciées figure le nom d'Émile Bourgeois, la bête noire de Lucien Febvre, celui qui incarnait à ses yeux, plus encore que Seignobos, « l'histoire-manuel » qu'il exécrait¹³. Tout exposé de soutenance doit aussi s'efforcer de justifier le sujet traité dans la thèse. Les commentateurs de la préface ont souvent cité le passage où Braudel évoque le renversement de perspective que lui a suggéré Lucien Febvre. Alors que le sujet déposé en Sorbonne en 1923 était conforme aux attentes de l'histoire diplomatique : « la politique méditerranéenne de Philippe II », intitulé dit-il que ses « maîtres d'alors approuvaient fort », Braudel décide finalement de mettre l'accent sur l'espace méditerranéen à l'époque de Philippe II, ce qui lui permet de faire une place à la géographie, la société, l'économie et la civilisation. « En s'intéressant à ce jeu souterrain, la thèse sortait de l'histoire diplomatique ». Il est évident que ce renversement n'allait pas de soi pour les historiens des années 1930-40. Non pas, comme on le dit souvent, en raison de l'importance accordée aux aspects économiques et sociaux. Ceux-ci avaient leurs partisans à la Sorbonne, notamment en histoire moderne, grâce à Henri Hauser. L'inversion de la perspective posait problème parce qu'elle contredit les normes historiennes en vigueur concernant la « taille du sujet ». Une thèse d'histoire étant toujours délimitée par des bornes spatio-temporelles, justifier le sujet c'est justifier les limites que le candidat lui a assignées. Fernand Braudel ne se soucie guère de défendre le découpage chronologique qu'il a choisi. Celui-ci ne pose pas de problème car il respecte les catégories de l'histoire politique traditionnelle (le « règne » de Philippe II). En revanche, Braudel doit justifier l'étendue démesurée de sa monographie. La professionnalisation de l'histoire au début de la Troisième République s'est faite par la valorisation du « travail sur archives ». Un historien ne peut décentement soutenir son doctorat que s'il a consulté toutes les sources disponibles. La thèse de Lucien Febvre portait déjà sur l'époque de Philippe II. Mais elle s'inscrivait dans un cadre régional : la Franche-Comté. Étendre la recherche aux dimensions de tout l'espace méditerranéen, ce n'était pas raisonnable car il était impossible d'être exhaustif. La communauté des historiens représentée ici par les membres du jury risquait d'interpréter ce choix comme une forme de prétention incompatible avec la posture modeste que doit adopter celui qui frappe à la porte de la maison histoire. Dans sa préface, Fernand Braudel tente de désamorcer la critique : « J'espère aussi qu'on ne me reprochera pas mes trop larges ambitions, mon désir et mon besoin de voir grand ». Il adopte un profil bas en reconnaissant que l'ampleur

du sujet ne lui a pas permis de consulter toutes les archives. Cela aurait nécessité 20 vies ou 20 historiens précise-t-il. Et il admet qu'il s'agit là d'une faiblesse de son travail. « Je sais par avance que ses conclusions seront reprises, discutées, remplacées par d'autres et je le souhaite. Ainsi progresse et doit progresser l'histoire ». Pour défendre le cadre méditerranéen qu'il a retenu pour cette recherche, Braudel mobilise un argument cher à Lucien Febvre et Marc Bloch : l'histoire-problème. Dans la plupart des thèses, le découpage monographique n'est pas justifié. Il est posé comme une évidence, parce qu'il coïncide avec des entités géo-politiques familières (la ville, la région, le département, la nation...). Pour Braudel, au contraire, tout le problème est-là. Il réfute par avance ceux qui penseraient que « la question préjudicielle ne se pose pas, que la Méditerranée est un personnage d'histoire à ne pas définir car défini depuis longtemps [...] suivant le pointillé de ses contours géographiques »¹⁴. L'un des buts centraux de la thèse, j'y reviendrai, c'est de chercher dans l'histoire les véritables limites de son objet. Le dernier passage obligé d'un exposé de soutenance consiste à justifier le plan choisi. C'est ce point précis qu'abordent les pages consacrées au « temps », republiées dans les *Écrits*. Dans les thèses d'histoire, le plan est presque toujours établi après coup. C'est le moment où l'historien passe de l'analyse à la synthèse, de l'élaboration des faits à leur groupement. Outre la règle impérieuse des trois parties, le plan doit être suffisamment large et souple de façon à pouvoir englober tout ce que l'historien a découvert dans les archives. Braudel respecte scrupuleusement ces deux contraintes. Son plan comprend trois parties et permet de présenter une « histoire totale » de la Méditerranée. Ce souci d'exhaustivité le pousse à accorder une large place aux aspects politiques et diplomatiques de l'historiographie traditionnelle. « Notre enquête ne serait pas complète », écrit-il dans l'introduction de la troisième partie, « si nous laissons ce plan événementiel hors de prise »¹⁵. Si l'on déblaie les multiples strates de commentaires qui ont recouvert ces quelques pages depuis 1969, les considérations de Braudel sur le temps qui figurent dans la préface apparaissent comme des justifications sur la façon d'agencer les faits rassemblés. Affirmer cela, ce n'est nullement mettre en cause l'importance de cette thèse, mais refuser d'en situer l'intérêt là où il n'est pas. Il suffit d'en revenir au texte initial pour s'apercevoir que Fernand Braudel lui-même n'accordait pas une grande importance à ce plan. Les trois parties qu'il a retenues « ne veulent être que des moyens d'exposition ». « Je ne me suis pas interdit, chemin faisant, ajoute-t-il, d'aller de l'un à l'autre ». Il précise ensuite qu'il n'y a aucun lien de nécessité entre les trois parties, « chacune étant en soi un essai d'explication ». Par rapport aux plans les plus courants dans les thèses d'histoire de cette époque, la nouveauté tient au fait que Braudel a choisi une présentation thématique et non chronologique ; ce qui va à l'encontre des règles du récit historique, tout au moins tel que le pratiquait l'histoire narrative au début du XIX^e siècle. Sur ce point aussi, Braudel estime nécessaire de se justifier. Cette décomposition de l'histoire de la Méditerranée en « plans étagés », « c'est peut-être ce que l'on me pardonnera le moins, même si j'affirme que les découpages traditionnels fractionnent, *eux aussi*, l'histoire vivante et foncièrement une, même si j'affirme contre Ranke ou Karl Brandt que l'histoire-récit n'est pas une méthode ou la méthode objective par excellence, mais bien une philosophie de l'histoire *elle aussi* » (c'est moi qui souligne). Les deux derniers mots de cette citation montrent bien, à mon sens, que pour Braudel l'architecture globale d'une recherche historique met toujours en œuvre un point de vue particulier, une « philosophie de l'histoire », qui est de l'ordre des préférences de l'historien, mais qu'il n'est pas nécessaire de discuter. Et Braudel ajoute, comme pour enfoncer le clou : « si l'on me reproche d'avoir mal assemblé les éléments de ce livre, j'espère qu'on trouvera les morceaux convenablement fabriqués, selon les règles de nos chantiers »¹⁶. Autrement dit, ce qui compte vraiment, c'est l'analyse, la production des faits historiques (les « morceaux »), plus que la synthèse, l'assemblage proposé dans le plan.

Un problème identitaire

10 Replacé dans son contexte, le paragraphe de la préface que Braudel a « reproduit » dans les *Écrits* apparaît donc comme une simple justification du plan. La dimension « théorique » que les commentateurs lui ont donnée après-coup ne résiste pas à une lecture précise du texte. Arrêtons-nous néanmoins sur la « philosophie de l'histoire » qui sous-tend cette architecture.

Elle est résumée dans la citation que l'on retrouve dans la plupart des commentaires sur la « conception braudelienne du temps » : « ainsi sommes-nous arrivés à une décomposition de l'histoire en plans étagés. Ou si l'on veut, à la distinction dans le temps de l'histoire, d'un temps géographique, d'un temps social, d'un temps individuel. Ou si l'on préfère encore, à la décomposition de l'homme en un cortège de personnages »¹⁷. Je pense qu'on ne peut pas comprendre le sens de ce passage si l'on omet de rappeler qu'à cette époque, le dialogue avec les sciences humaines auquel participe Braudel concerne essentiellement les rapports entre l'histoire et la géographie. Certes, ce point a été fréquemment souligné et la *Méditerranée* a été célébrée comme le chef-d'œuvre inégalé de la géohistoire qu'il défendait¹⁸. Mais une question est restée dans l'ombre : en quoi cet ancrage géographique a-t-il affecté l'organisation de la thèse ? La réponse exige un rapide détour par la genèse intellectuelle des rapports entre l'histoire et la géographie en France. Le premier acte, c'est la publication du *Tableau de la France* par Jules Michelet en 1832. Ce dernier insistera par la suite sur le côté fondateur de ce texte, parce que c'est à ce moment-là qu'il a eu l'intuition (« l'éclair de Juillet ») que la France était « une personne ». Privilégiant le « milieu » contre la « race » qu'Augustin Thierry considérait alors comme le facteur essentiel de l'histoire, Michelet part à la découverte des provinces. Il les présente comme les parties, les membres, d'un même organisme tout en insistant sur l'idée que l'esprit du personnage se tient au centre, dans la ville-lumière, théâtre de la Révolution qui a rassemblé les « nationalités » primitives de la France en une seule et même « nation »¹⁹. Au début du XX^e siècle, Paul Vidal de la Blache entre en scène pour le deuxième acte. Reprenant la problématique de Michelet dans le volume qui inaugure l'histoire de France dirigée par Ernest Lavisse, il l'adapte — comme l'indique le titre même de l'ouvrage : « *La France. Tableau géographique* » — aux intérêts d'une géographie qui conquiert alors son autonomie sur la scène universitaire²⁰. La dialectique progressiste de Michelet (la nationalité française résulte du dépassement des conflits entre les provinces rurales et le centre urbain, du combat de la lumière contre l'ombre) se fige. Les permanences du monde rural, la lutte multiséculaire des paysans contre la nature (que Vidal appelle « le genre de vie »), ont forgé la « physionomie », la personnalité propre de la France. Et cette physionomie est directement lisible — pour peu que l'on sache déchiffrer les traces que ce passé a laissées dans les paysages du présent. Fernand Braudel découvrira ces questions principalement grâce à Lucien Febvre, le héros principal du troisième acte. En réhabilitant l'œuvre de Michelet, quelque peu malmenée par les historiens « méthodistes », Lucien Febvre rétablit la *priorité* de l'histoire sur la géographie dans l'analyse de l'espace. Alors que cette discipline était tournée vers le présent, Lucien Febvre, lui, a les yeux rivés sur le XVI^e siècle. En combinant la problématique de la « personne » avec celle, plus classique, de « l'époque », il contribue au renouvellement de la recherche historique sur la Renaissance, ouvrant du même coup une vaste réflexion sur le concept de « civilisation »²¹.

- 11 Le vocabulaire de la *Méditerranée* place la thèse dans le sillage de cette histoire géographique. Le mot « personnage » y revient comme un leitmotiv. Fernand Braudel affirme d'ailleurs explicitement dans la préface que l'objet central de ce travail vise à *caractériser* la Méditerranée au XVI^e siècle. Tâche extrêmement difficile selon lui car « son personnage est complexe, encombrant, hors série ». Dans le compte rendu louangeur qu'il a consacré à la thèse, Lucien Febvre situe à ce niveau la réussite de Braudel. « Pour la première fois une mer ou, si l'on préfère, un complexe de mers se voit promu à la dignité de personnage historique »²². Le problème que veut résoudre Braudel est d'ordre *identitaire*. De même que Michelet avait tenté de montrer pourquoi la France était une « personne », de même Braudel part à la recherche de la personnalité propre de la Méditerranée à l'époque de Philippe II. Sans entrer dans les détails d'une question que j'ai développée ailleurs²³, il faut rappeler que la discipline historique s'est autonomisée au début du XIX^e siècle, en proposant des réponses à ce type de questions. Grâce à son œuvre, Jules Michelet a fait connaître aux historiens français la conception « herméneutique » de l'histoire élaborée par l'École historique allemande. La formulation la plus explicite en a été donnée par Wilhelm von Humboldt dans son petit essai sur la *Tâche de l'historien*. Le passé ne nous est accessible que grâce aux traces que les hommes

ont laissées de leur passage sur la terre. L'historien doit donc commencer par un méticuleux travail d'analyse de ces traces, pour élaborer des matériaux, des faits (les « morceaux » de Braudel). Mais dans un second temps, il doit entreprendre un effort de synthèse qui a pour but de rassembler en un tout cohérent (*Zusammenhang*) les éléments épars qu'il a dégagés au préalable, de façon à mettre en relief ce qui fait la spécificité (la personnalité) d'une époque, d'une nation, d'une civilisation. Au bout du compte, la tâche de l'historien, c'est de comprendre, grâce à cet effort de synthèse, le sens de l'unique, du singulier, « *der Sinn für die Wirklichkeit* »²⁴. L'histoire parvient ainsi à un mode de généralisation qui a en commun avec les sciences exactes (ou les statistiques), d'éliminer les effets accidentels, mais en dégageant des traits caractéristiques, et non des lois ou des constantes²⁵. Éclairée à la lumière de sa genèse intellectuelle, la *Méditerranée* de Fernand Braudel peut donc être envisagée comme un *Tableau* dont l'ambition n'est pas d'offrir une histoire *totale* du monde méditerranéen, mais de la peindre comme un *tout*.

- 12 Dans cette perspective organiciste, l'agencement des temporalités vise à mettre au jour des niveaux plus ou moins déterminants de l'identité du « personnage ». Par analogie avec la personne humaine, deux grands registres identitaires sont explorés : le premier touche à la *permanence* de l'individu à travers le temps, le second concerne sa *forme*²⁶. Dans sa thèse, Fernand Braudel croise ces deux dimensions. La permanence de soi figure sur l'axe diachronique du plan « étagé » ; centré sur l'opposition entre la profondeur et la surface. De même que les événements marquants des premières années de la vie, enfouis dans son inconscient, déterminent la personnalité de l'individu, de même la Méditerranée a gardé les traces de son plus lointain passé et, à l'époque de Philippe II, celles-ci façonnent encore son identité. Les structures économiques et sociales, traitées dans la deuxième partie, traduisent un niveau de permanence intermédiaire. Quant aux péripéties de la vie politique du XVI^e siècle, elles sont bien trop récentes, trop superficielles, pour avoir eu le temps de marquer véritablement la personnalité de la Méditerranée. L'axe synchronique du plan « étagé », centré sur l'opposition immobile/rapide, définit la forme propre de la Méditerranée. L'identité d'une personne, c'est aussi son esprit, l'énergie vitale qui rassemble ses éléments épars en un tout organique. Dans sa thèse, Fernand Braudel développe cette dimension en privilégiant la notion de mouvement. Les trois parties de la thèse correspondent aux trois types de mouvement (quasi immobile, rythmé, rapide) qui expriment le « lien vital » propre au personnage Méditerranéen. En premier lieu, la thèse analyse l'élaboration du milieu méditerranéen, à la fois physique et humain, en décrivant l'extrême lenteur de la dialectique homme/nature qui a façonné la « *physionomie* » du personnage *Méditerranéen*, physionomie identifiable grâce aux traces encore visibles dans l'aujourd'hui de Philippe II. La deuxième partie étudie la liaison des éléments au tout à travers le mouvement des capitaux (l'économie) et des hommes (les « destins collectifs »). Le thème de la *circulation* est ici privilégié pour décrire l'unité de l'espace méditerranéen. La grande place accordée à l'étude des villes signale leur importance en tant que nœuds de communication. En dernier lieu, Braudel aborde le mouvement considéré comme le plus rapide, propre à « l'événementiel », rythmé par les péripéties des relations diplomatiques. Cette partie est conçue, pour reprendre le terme de Braudel lui-même, comme une étude de « *l'orchestration* » des événements politiques. Elle vise donc là aussi à dégager l'unité du monde méditerranéen²⁷. La problématique identitaire qui organise cette thèse et lui donne sa cohérence justifie les critiques que Braudel adresse dans sa préface à l'histoire-récit. Il nous explique que son but n'était pas d'aborder l'histoire de son personnage en disant : « il est né le... » ou « voici comment les choses se sont passées ». Ce mode d'exposition aurait été contradictoire avec les principes mêmes de l'histoire-tableau car celle-ci a pour but de caractériser un personnage et non pas de raconter sa vie, tâche qui relève précisément du récit.
- 13 Pour achever de vous convaincre que ce n'est pas « la conception du temps » qui fait l'intérêt de la *Méditerranée* et de sa préface, je terminerai cette partie en évoquant deux ouvrages parus en 1943, au moment même où Braudel rédigeait sa thèse, ouvrages qu'il a lus avec attention et intérêt. Le premier, commis par André Siegfried traite, justement, de la Méditerranée²⁸. Le fondateur de la géographie politique française, émule de Vidal de la Blache lui aussi,

et que Lucien Febvre a attiré au comité de rédaction des *Annales*, présente une fresque qui fait la part belle aux permanences de l'histoire. Il centre son récit sur l'opposition entre deux grands « personnages » : le sédentaire et le nomade qui incarnent, nous dit Siegfried, le combat multiséculaire entre deux civilisations antagonistes (celle du désert et celle de la Méditerranée) ; entre deux religions (le Christianisme et l'Islam) ; entre deux mondes l'Orient et l'Occident, l'Asie et l'Europe²⁹. Le second ouvrage que je voudrais évoquer rapidement, est celui de Gaston Roupnel, *Histoire et destin*³⁰. Dans le compte rendu élogieux qu'il en donne en 1944, Fernand Braudel estime que l'auteur est parvenu dans ce livre à conjuguer les points de vue sur l'histoire de la *Revue de synthèse* et des *Annales*. Il précise : « La plus grande satisfaction que m'apporte ce livre ce sont les pages denses, intelligentes, qui mettent en cause une histoire de profondeur et de masse : il l'intitule assez heureusement histoire structurale ». Et Braudel ajoute : « Au-delà d'une histoire de surface, événementielle disait François Simiand, historisante écrit Gaston Roupnel, le livre nous a appris à distinguer une histoire profonde (une histoire structurale), celle-ci portant celle-là dans son large mouvement. Cette distinction est même admirablement faite »³¹.

14 Ces deux exemples, rapidement évoqués, suffisent à montrer que le thème de la « permanence » ou de la « profondeur » du temps, que Braudel décline sous différents angles dans sa thèse, n'a donc rien de neuf à l'époque où il l'écrit. Faut-il pour autant mettre Siegfried, Roupnel et Braudel dans le même sac ? Je ne le pense pas. Les livres de Siegfried et de Roupnel sont très peu documentés. Ce sont des essais qui visent un vaste public dont il faut satisfaire les attentes. Ce genre d'ouvrages se résume à la « philosophie de l'histoire » qu'ils véhiculent. En l'occurrence il s'agit d'une vision conservatrice et pessimiste du monde, qui s'accorde avec la propagande pétainiste, nourrie des stéréotypes à la mode sur les permanences ethniques, la métaphysique de l'Âme paysanne et du Destin. On sait qu'à l'époque, Braudel est partisan de l'Algérie française. Lorrain et fier de l'être, les thèses sur l'enracinement, sur les permanences du monde rural, exercent une incontestable séduction sur sa pensée. Mais à la différence de Siegfried et de Roupnel, Braudel est tenu par sa discipline. Sa thèse est le produit de vingt années de travail au cours desquelles il a consulté une masse considérable d'archives. La réalité historique, avec laquelle Braudel est resté en contact grâce à toutes ces sources, fonctionne comme un « rappel à l'ordre » lui permettant de « garder les pieds sur terre ». Constamment soumis à l'exigence de l'administration de la preuve, il ne lui est pas possible de divaguer sur l'Avenir de la Race blanche. On le voit bien quand on examine les deux grandes critiques qu'il adresse à Roupnel dans son compte-rendu. D'une part, il lui reproche de livrer ici et là ses opinions politiques, manquant ainsi au principe de l'objectivité scientifique qui doit gouverner le travail de l'historien. D'autre part, il déplore la faiblesse de sa documentation. Les pages qui concernent la Méditerranée, « me semblent, dit Braudel, trop Académie Française ». C'est tout dire ! Certes, il aurait sans doute été possible d'appréhender la *Méditerranée* en abordant autrement la question de l'objectivité de l'histoire. Une familiarité plus grande avec l'œuvre de Marc Bloch aurait certainement permis à Braudel de s'interroger davantage sur le rapport de l'historien à son propre présent, en l'occurrence l'Algérie coloniale des années 1930-40. Mais il s'agit-là d'un débat sur les divers « points de vue » à partir desquels peut être traité un même objet de recherche sans sortir des limites de la discipline historique, débat dans lequel je ne peux pas m'engager ici. Ces points de vue ne sont certainement pas sans conséquences politiques, mais les rapports entre les deux niveaux (scientifique et politique) sans beaucoup plus compliqués qu'on ne le dit généralement.

15 N'étant pas « seizièmeiste », il ne m'est pas possible d'apprécier tout ce que cette thèse a apporté à la connaissance des multiples problèmes dont elle traite page après page. Mais même si on laisse de côté ce point essentiel, la *Méditerranée* peut être considérée comme un moment fort dans l'histoire de notre discipline parce que pour la première fois la problématique identitaire est mise en œuvre en respectant scrupuleusement les normes du métier d'historien, telles qu'elles ont été définies à la fin du XIX^e siècle. Elle donne une intelligibilité globale aux faits qu'elle a élaborés, sans pour autant leur faire violence. La tension entre l'archive et le problème oblige Braudel à mobiliser les considérations sur le temps qui dominent l'air de son temps, mais pour les plier, les adapter, aux exigences de son travail empirique. La performance tient

au fait que le plan sert doublement sa réflexion puisqu'il déploie, comme je l'ai indiqué plus haut, les deux axes de la problématique identitaire (la permanence de soi et la forme ; c'est-à-dire le temps et l'espace ; c'est-à-dire l'histoire et la géographie). Au-delà du plan, on constate que le style vise aussi à indiquer aux lecteurs où se trouve la solution du problème. Les études consacrées à la *Méditerranée* ont souvent souligné la qualité de son écriture, sa dimension poétique, illustrée notamment par un recours très fréquent aux métaphores marines. En puisant dans le vocabulaire que les poètes ont forgé pour décrire le monde marin, Fernand Braudel le met au service d'une recherche historique dont l'objet est, précisément, de peindre le portrait de la mer Méditerranée. Les thèmes de la profondeur et du mouvement qui structurent le plan sont ainsi « mis en images » grâce aux ressources qu'offre la littérature.

- 16 Au terme de cette analyse, l'anomalie de vocabulaire évoquée plus haut peut être éclaircie. Dans la préface de 1949, « événementiel » ne vit pas en couple avec « longue durée » parce que les deux partenaires ne se sont pas encore rencontrés. Braudel baigne dans la vision du temps qui est à la mode à son époque, inspirée par Bergson. Le temps est saisi dans sa dimension subjective. Il est ressenti, intériorisé. Il n'est pas possible de le mesurer car il est ancré dans l'expérience vécue des individus. Lorsqu'on lit attentivement le compte-rendu du livre de Gaston Roupnel *Histoire et destin*, on constate que Braudel utilise déjà un couple de termes pour nommer cette approche subjective du temps. « Événementiel »/« surface » s'oppose alors à « structure »/« profondeur ».

Les « échelles » du temps

- 17 Les textes publiés en 1958 sur la « longue durée » ont été écrits dans un contexte qui n'a plus grand chose à voir avec celui de l'immédiat après-guerre. Fernand Braudel vient d'accéder au « deuxième palier » de sa carrière. Tenu longtemps en marge des institutions universitaires, il est devenu professeur au Collège de France en 1950. En 1956 il a succédé à Lucien Febvre à la présidence de la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), institution neuve dont la mission est de développer la recherche en sciences humaines, à un moment où les universités américaines multiplient les projets interdisciplinaires centrés sur les « aires culturelles ». Le contexte intellectuel lui aussi a beaucoup changé. Un vent d'optimisme souffle désormais sur l'université française, incitant beaucoup de chercheurs à croire dans la possibilité d'une science de la société, capable de dégager des relations objectives et véritablement explicatives. Cet idéal explique l'engouement pour le marxisme et, plus encore, pour le structuralisme. Sur le plan politique, la conjoncture est marquée par la guerre d'Algérie, ce qui n'est pas sans importance pour Fernand Braudel, ancien professeur de l'université d'Alger.
- 18 Les contraintes de justification qui s'imposent à l'historien ayant atteint le « deuxième palier » ne s'expliquent plus par le souci de trouver un poste. Désormais, il s'agit d'étendre le lopin labouré en profondeur dans la thèse, de façon à délimiter un nouveau « domaine » de la recherche historique (un « paradigme » disent les plus ambitieux) que les apprentis historiens sont fermement invités à explorer dans leurs premières recherches. Étant donné la position institutionnelle qu'il occupe, Fernand Braudel dispose de moyens exceptionnels pour atteindre cet objectif. Déjà dans sa leçon inaugurale au Collège de France en 1950, le « tableau » de la discipline qu'il avait brossé visait à justifier son programme scientifique, avec l'ambition explicite de « dépasser cette marge première de l'histoire » que constituait à ses yeux l'histoire-récit³². Les textes de 1958 prolongent et élargissent l'objectif, puisque désormais c'est l'ensemble des sciences humaines qui sont concernées par le programme braudélien. Les spécialistes de l'historiographie contemporaine ont souligné la dimension « stratégique » de son texte sur la « longue durée »³³. En 1958, l'histoire n'est plus en rivalité avec la géographie qui semble marginalisée. Désormais, elle doit compter avec des disciplines en pleine expansion, principalement la sociologie (représentée alors par la haute figure de Georges Gurwitsch) et l'anthropologie (que plusieurs livres retentissants de Claude Lévi-Strauss ont projetée sur le devant de la scène intellectuelle française)³⁴. Dans le même temps, les choses ont bougé aussi chez les historiens. Ernest Labrousse occupe, à la Sorbonne, la chaire d'histoire économique et sociale que la disparition de Marc Bloch a laissé vacante. En quelques

années, il s'est taillé un domaine qui attire un grand nombre d'étudiants dynamiques et pleins d'avenir. L'engouement pour les méthodes statistiques, l'attrait exercé par le nouveau plan en trois parties (articulant l'économique, le social et le politique) défendu par Labrousse avec enthousiasme, contribuent fortement à populariser l'idée que ce domaine constitue le lieu principal de l'innovation en histoire.

19 Envisagés comme discours de justification, les deux articles qui lancent la « longue durée » sont intéressants parce qu'ils montrent comment Braudel argumente pour convaincre les chefs de file des disciplines voisines que la « crise des sciences humaines » ne pourra être résolue que s'ils acceptent de se regrouper sous sa propre bannière. Le couple longue durée/événementiel est la pièce maîtresse du discours général sur l'histoire que Braudel développe alors pour justifier son entreprise. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'importance qu'il accorde désormais à la question du « temps de l'histoire ». En partant du principe que le temps est une réalité indépendante des usages que les chercheurs peuvent en faire, il affirme que l'historien est le plus proche de cette réalité car elle est la matière même sur laquelle il travaille. Cette matière peut être mesurée car il existe une « échelle unique » du temps à l'aune de laquelle s'évaluent toutes les durées. Le temps long (« longue durée ») s'oppose ainsi au temps court (« événementiel »). Entre les deux, se situe un temps intermédiaire (la « moyenne durée »). Ces affirmations sur le temps sont présentées comme des évidences. Le but de Braudel n'est pas, en effet, d'entrer dans une longue discussion théorique sur le sujet, mais de justifier une hiérarchie des formes de savoir conforme aux intérêts intellectuels et institutionnels qu'il défend. Le pôle répulsif est représenté par « l'histoire événementielle »³⁵, constamment désignée comme « traditionnelle ». À l'opposé, se situe le pôle attractif, appelé « l'histoire nouvelle », elle-même décomposée en deux ensembles : d'une part l'histoire économique et sociale labrousienne ; d'autre part la longue durée braudelienne. Même si elles contribuent toutes les deux à l'innovation, la première est inférieure à la seconde car c'est une histoire de « moyenne durée ». Le privilège qu'elle accorde aux cycles et aux conjonctures la rend incapable de s'élever à la « longue durée », qui seule englobe toutes les temporalités de l'histoire. Cette limite explique que l'histoire économique et sociale, qu'on appellera bientôt « l'histoire sérielle », ne parvienne pas vraiment à s'émanciper complètement de « l'événementiel ». Après avoir présenté ce panorama de l'histoire, Braudel se tourne vers les disciplines voisines en affirmant que le clivage qui divise l'histoire les traverse également. D'un côté, le mot « durée », cher à l'historien, a pour équivalent le mot « palier » cher au sociologue. D'un autre côté, la « longue durée » est un terme quasiment synonyme du mot « structure » qu'emploie Claude Lévi-Strauss. Le vocabulaire des sociologues et des anthropologues tend donc à se rapprocher de celui des historiens parce qu'ils combattent eux aussi les représentants des courants traditionnels de leur discipline, ces commentateurs de l'actualité qui ont les yeux rivés sur les événements politiques et se contentent d'analyser les aspects superficiels du monde social. L'alliance entre les chefs de file des principales sciences de l'homme est donc possible. Mais elle ne peut se faire que sous l'égide des historiens car le temps est une réalité dont nul ne peut s'évader, contrairement à ce que pense Claude Lévi-Strauss (qui conçoit les structures comme des modèles « invariants ») et Georges Gurwitsch (qui tombe dans l'erreur inverse, en définissant le temps comme une variable relative aux groupes sociaux pris comme objet d'étude par le chercheur). Alors que la *Méditerranée* véhiculait une perspective subjective sur le temps, au service d'une problématique herméneutique et identitaire, tout le raisonnement développé dans les articles sur « la longue durée » renvoie à une définition objective de la temporalité. Appréhendé au niveau de l'histoire humaine toute entière (et non de l'objet d'étude, comme c'était le cas dans la thèse), le temps apparaît désormais comme une réalité mesurable. Les durées sont projetées sur une échelle unique, ce qui permet de les superposer, comme les étages d'une maison, de façon à hiérarchiser les domaines du savoir³⁶.

20 La comparaison des discours sur l'histoire tenus en 1949 par le candidat Braudel et en 1958 par le président Braudel montre donc une rupture radicale dans la façon d'envisager le temps. Ce fait ne saute pas aux yeux parce qu'il emploie le plus souvent possible les mêmes mots pour nommer des arguments différents. L'expression « plans étagés » utilisée dans la préface

est reprise dans l'article sur la « longue durée » ; de même que l'opposition entre « profond » et « superficiel », entre « inconscient » et « conscient », « lent » et « rapide », « immobile » et « agité ». Mais désormais ces termes sont subordonnés au clivage « temps long »/« temps court » qui délimite un espace de discussion adapté aux multiples préoccupations que la position institutionnelle de Braudel a fait surgir dans les années 1950, alors qu'elles n'avaient pas d'importance pour lui au moment où il rédigeait sa thèse. Grâce à ces textes sur la « longue durée », Braudel se positionne par rapport aux autres courants de sa propre discipline et par rapport aux autres sciences humaines. Mais il se situe aussi par rapport aux autres mondes avec lesquels il est désormais en contact : principalement les journalistes et les hauts fonctionnaires. À ce stade, le couple longue durée/événementiel sert aussi à défendre l'autonomie du monde savant contre ceux qui confondent sciences humaines et commentaires de l'actualité ou contre ceux qui cherchent à les utiliser à des fins d'expertise.

- 21 Soulignons enfin que dans les deux articles sur la « longue durée » analysés ici, Fernand Braudel appuie constamment son argumentation en prenant des exemples empruntés à ses propres travaux sur la *Méditerranée* et à d'autres recherches historiques menées dans la même perspective. La mobilisation des études empiriques est en effet indispensable dans ce type de justification. N'étant pas philosophe et ignorant délibérément les travaux philosophiques sur le temps, ce n'est qu'en reliant ses réflexions sur le sujet à sa thèse que Fernand Braudel peut convaincre les lecteurs de leur intérêt. Si « la conception braudelienne du temps » a permis de produire une œuvre empirique aussi magistrale que la *Méditerranée*, alors on ne peut mettre en doute sa valeur heuristique pour l'ensemble des sciences humaines. Tel est le message qu'il s'agit de faire passer. L'ouvrage publié en 1969, *Écrits sur l'histoire*, se situe dans le prolongement de cette logique justificatrice. Sa fonction essentielle est de convaincre les lecteurs que la « conception braudelienne » de la temporalité — conçue comme superposition de durées objectives et mesurables — aurait été élaborée *avant* la thèse qui n'en serait que la mise en œuvre empirique. C'est à mon sens ce qui explique le caractère insolite du premier chapitre des *Écrits*. Sur le plan formel, c'est de loin le plus court (moins de trois pages) et le seul qui résulte d'un charcutage du texte original. En réécrivant ainsi sa préface, Braudel parvient à produire un livre qui *débute* par des considérations sur le « temps de l'histoire », en les associant aux *débuts* de sa carrière. La présence dans les quelques pages extraites de la préface du mot « événementiel », associé au nom de « Simiand », facilite la mise en équivalence avec les textes de 1958. Dans le même temps, cet extrait de la préface ne comprend pas le mot « structure », central dans le texte original. Dans le premier vocabulaire utilisé par Braudel pour évoquer le temps, le terme « structure » vivait en couple avec « événementiel », comme synonyme de profondeur/surface, pour désigner la « permanence de soi » du personnage Méditerranée. En 1958, cette union est devenue illégitime, parce qu'il n'est plus possible d'utiliser le mot « structure » dans une perspective herméneutique ou identitaire. Le premier sens du mot est ainsi gommé laissant le champ libre au second sens, bien en place dans les textes de 1958 sur la « longue durée » : « Pour nous, historiens, une structure est [...] une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement »³⁷. Et Braudel précise un peu plus loin. « C'est par rapport à ces nappes d'histoire lente que la totalité de l'histoire peut se repenser, comme à partir d'une infrastructure. Tous les étages, tous les milliers d'étages, tous les milliers d'éclatement du temps de l'histoire se comprennent à partir de cette profondeur, de cette semi-immobilité ; tout gravite autour d'elle »³⁸.

Les usages des noms propres

- 22 Pour compléter cette enquête, je me suis interrogé sur les usages que Braudel avait pu faire des noms propres dans cet immense travail de réécriture de ses premiers propos sur le temps. Là encore, il n'est pas inutile d'en revenir à des considérations de méthode. La vérification des sources est une autre dimension importante de la critique historique, comme chacun sait. Pour les pères fondateurs de l'histoire méthodique, un fait ne peut être considéré comme totalement établi que s'il est validé par les autres spécialistes du domaine considéré. C'est ce principe qui explique l'importance accordée aux références en bas de page, grâce auxquelles les lecteurs pourront vérifier l'exactitude des citations ou des propos présentés par l'auteur. Dans quelle

mesure les discours de justification développés par Braudel respectent-ils ce principe ? Telle est la nouvelle question qui s'est imposée à moi à ce stade de l'enquête.

23 Pour y voir plus clair, j'ai regroupé dans un petit tableau les passages où le lexique événementiel était associé à un nom d'auteur.

« L'histoire événementielle de François Simiand » (1949) ³⁹
« La formule bonne ou mauvaise m'est devenue familière pour désigner l'inverse de ce que François Simiand, l'un des premiers après Paul Lacombe, aura baptisé histoire événementielle » (1958) ⁴⁰ .
« Ainsi dès le début de ce siècle, une protestation, un doute au moins s'élevait contre une histoire restreinte aux événements singuliers, et de ce fait prestigieux, à cette histoire "linéaire", "éventuelle", <i>événementielle</i> , finira par dire Paul Lacombe » (1958) ⁴¹ .
« Événementiel, qu'a créé Paul Lacombe (il hésitait, je l'ai dit, entre éventuel et événementiel) qu'a adopté François Simiand et qui a rebondi chez les historiens, il y a une dizaine d'années, a été dès lors lancé sur une orbite commune ». (1958) ⁴² .

24 Plusieurs « détails » m'ont intrigué dans ces citations. D'abord « événementiel » n'est jamais mis entre guillemets. Ce point est particulièrement frappant dans le passage où l'évocation du rôle de Paul Lacombe est la plus explicite : « linéaire » et « éventuelle » sont entre guillemets, *événementiel* est en italiques, mais les guillemets sont absents. Ensuite, lorsque le terme « événementiel » est relié au nom des « pères fondateurs », le vocabulaire présente des marques d'incertitude : « ... peu importent les formules » ; « finira par dire... » ; « il hésitait... ». Enfin, les références sont toujours vagues. Dans les *Écrits*, la fréquence du mot « événementiel » varie dans le même sens que la fréquence des noms propres. Les deux articles de 1958 constituent, sur ce plan aussi, un point culminant. Les deux « héros fondateurs », Simiand et Lacombe sont entourés de beaucoup d'autres personnages : Ranke, Aron, Seignobos, Halphen, Labrousse, Mantoux, Bloch, Ariès... Mais, paradoxalement, l'usage de ces noms propres n'a jamais pour but de fournir aux lecteurs les références *précises* (auteur, titre de la publication, date et page) des citations mentionnées comme fondatrices. D'une façon générale, il faut souligner que ces écrits sur l'histoire sont des textes pratiquement sans notes. Néanmoins, la liberté prise à l'égard des règles élémentaires de la méthode historique (indiquer ses sources) est plus ou moins grande selon les cas. C'est dans sa contribution au *Traité de sociologie* de Gurvitch que Braudel est le plus scrupuleux. Les grands ouvrages qui ont alimenté la controverse sur l'histoire au début du siècle sont indiqués, de même que les citations (avec la pagination). Pourtant, même dans ce texte, l'expression « histoire événementielle » n'est jamais associée une référence précise. En me reportant aux textes que Fernand Braudel cite à l'appui de ses affirmations, et en les lisant attentivement du début à la fin, je me suis rendu compte qu'en fait, ni Paul Lacombe ni François Simiand n'avaient employé (dans les études citées en tout cas) la formule « histoire événementielle »⁴³.

25 Cette expression n'existe pas dans leur langage parce que les problèmes qui les préoccupaient au début du siècle ne sont pas les problèmes de Braudel en 1958. Dans son ouvrage, Paul Lacombe affirme que l'étude des mobiles psychologiques des actions humaines est l'objet de l'histoire. Chaque fait historique peut être analysé dans ce qui fait sa particularité ou sa généralité. Opposant l'événement, qu'il appelle souvent « l'accidentel » (ce qui n'arrive qu'une fois) à l'institution, le « régulier » (l'événement qui se répète), Lacombe en conclut que l'histoire ne deviendra une véritable science que lorsqu'elle parviendra à dégager les constantes qui expliquent la conduite des hommes à travers l'histoire. François Simiand cite effectivement Lacombe dans les textes que mentionne Braudel. Mais sa réflexion est d'une autre nature. Elle vise à démontrer qu'une science sociale, intégrant l'histoire, et calquée sur le modèle des sciences naturelles, est non seulement possible, mais nécessaire. Il rejette le point de vue des historiens qui cherchent à s'approprier la science sociale, en le désignant par l'expression « histoire historisante », formule attribuée au philosophe Henri Berr. Cette expression est adéquate pour caractériser les enjeux de ces querelles. Elle renvoie au débat allemand, puis européen, sur l'historicisme. Les partisans de ce courant de pensée se réclament de la philosophie de l'esprit qu'a développée Wilhelm Dilthey dans la prolongement de Humboldt. Ils estiment que l'histoire doit s'intéresser avant tout aux actions des individus qui ont vécu dans des mondes disparus pour en restaurer la signification. À l'inverse, les

philosophes positivistes affirment que l'histoire peut devenir une science au même titre que les sciences naturelles, en dégagant sinon des lois, du moins des constantes. Lacombe et Simiand s'inscrivent, chacun à sa manière, dans cette seconde mouvance. L'essentiel ici est de souligner que la mise en cause de l'histoire politique n'est pas un point central de ce débat. Simiand s'attaque effectivement au livre de Charles Seignobos sur l'histoire politique de l'Europe, mais il s'en prend aussi vigoureusement à Henri Hauser, éminent représentant de l'histoire économique et sociale.

26 Dans les articles consacrés à la « longue durée », la confusion entre un débat de nature philosophique et une querelle entre différentes chapelles de l'histoire permet à Braudel de situer dans le passé, des luttes de concurrence qui appartiennent au présent. Il forge alors une mémoire de l'histoire qui, comme toute mémoire, a pour fonction de justifier des intérêts partisans. L'une des contraintes les plus fortes qui pèse sur les historiens engagés dans ce genre de concurrence, c'est qu'ils ne peuvent pas citer nommément les collègues qui sont visés par la critique. Il faut s'en prendre à des historiens qui sont morts, en sachant que les lecteurs avertis « comprendront d'eux-mêmes » que la scène se passe au présent. L'effort de justification dans lequel Braudel est engagé en 1958 le pousse à camper une scène fondatrice, où s'affrontent des géants de la pensée. Dans ce récit mythique, chaque personnage remplit une fonction précise. Evoquer le nom de Simiand est une nécessité, comme on l'a vu plus haut, pour ancrer l'idée d'une continuité de la réflexion braudelienne sur l'histoire. Dans sa thèse, Braudel met en œuvre une approche subjective du temps, qui est aux antipodes de la démarche « objective », « expérimentale », soucieuse de dégager des relations explicatives, qu'a constamment défendue François Simiand. Dans la préface de la *Méditerranée*, la référence à Simiand n'a donc pas d'autre fonction que d'indiquer publiquement dans quel camp Braudel tient à se situer : celui des *Annales*. Le nom de Seignobos n'est pas mentionné, car, dans cet exposé de soutenance, il convenait de ménager les professeurs de la Sorbonne. En 1958, Braudel est engagé dans un combat plus explicite contre l'histoire politique qui tient toujours le haut du pavé, quoi qu'on en dise. L'évocation du couple Simiand/Seignobos et le rappel de la « célèbre » controverse qui les a opposés au début du siècle, sert d'argument pour illustrer la permanence du combat opposant l'histoire « nouvelle » et l'histoire « traditionnelle ». Le nouveau personnage, introduit dans l'article sur la « longue durée », Paul Lacombe⁴⁴, est lui aussi mobilisé en fonction des nécessités stratégiques de l'heure. Cette entrée en scène est une conséquence directe du « dialogue » ouvert avec les sciences humaines. Lorsque Braudel ne s'adressait qu'aux historiens, la référence à Simiand, « compagnon de route » des *Annales*, était suffisante. Mais dans un débat avec les disciplines voisines, les choses se compliquent. L'historien doit en effet avoir le dernier mot pour que les « leçons du passé » puissent servir au présent. L'invention du couple Simiand/Lacombe a pour but de résoudre cette difficulté. La place qu'ils occupent dans ces articles a d'abord pour but de montrer que le dialogue entre l'histoire et la sociologie a été initié au début du siècle. C'est pour cela que Simiand, qui était présenté en 1950, comme un « philosophe devenu économiste »⁴⁵, devient « sociologue » quand il s'agit de défendre la « longue durée » dans le *Traité* de Gurvitch⁴⁶. Le tour de passe est encore plus spectaculaire en ce qui concerne Paul Lacombe. Cet ancien compagnon de Gambetta, devenu Inspecteur général des bibliothèques, après un court passage par la préfectorale, est présenté par Braudel comme un « historien de première classe ». En réalité, Paul Lacombe est un « touche à tout » assez représentatif de la génération qui a précédé la professionnalisation de l'histoire. Il a publié une multitude d'essais qui vont d'une étude sur la famille dans l'Antiquité, jusqu'à l'inévitable « petite histoire du peuple français », en passant par des réflexions sur la psychologie de l'enfant, des propositions pour l'adoption du mode de scrutin à la proportionnelle, etc. Son livre sur la « science de l'histoire » est un tissu de banalités. Fasciné par les thèses de Tarde sur l'imitation, il s'appuie essentiellement sur la « sociologie » de Spencer pour nourrir une polémique visant à défendre les partisans du « milieu » contre les partisans de la « race ». Mais l'important pour Braudel, c'est de camper une scène fondatrice en mettant face-à-face le « représentant » de la sociologie et le « représentant » de l'histoire. Cette scène doit atteindre deux objectifs. D'une part, elle doit rappeler que le « dialogue » initial a été interrompu (sinon quel sens pourraient avoir des

articles appelant à une reprise de la discussion ?). D'autre part, elle doit donner le « beau rôle », cette fois-ci, à l'historien. Pour satisfaire le cahier des charges, l'auteur de « la longue durée » commence par critiquer Simiand. Dans la querelle sur l'histoire, au lieu de s'en prendre à ce pauvre Seignobos, il aurait dû s'adresser à Lacombe « pour avoir un adversaire à sa taille » Et il ajoute à destination des lecteurs qui n'auraient pas encore compris où il voulait en venir : « la polémique n'est possible que si les adversaires se prêtent, consentent, à "se battre sabre au clair" »⁴⁷. Autrement dit, le « dialogue » entre l'histoire et les sciences humaines a tourné court au début du XX^e siècle parce que le sociologue n'a pas voulu se mesurer à l'historien. En affirmant que Simiand aurait emprunté à Lacombe la formule « histoire événementielle »⁴⁸, Braudel enfonce le clou. La supériorité intellectuelle de l'histoire par rapport aux sciences humaines légitime ses prétentions à l'hégémonie.

27 Dans les textes sur la « longue durée », Fernand Braudel traite l'histoire de l'histoire, de la même façon qu'il appréhende l'histoire de ses propres écrits, en brouillant la chronologie et le contexte. Ranke, Seignobos et Halphen se retrouvent ainsi dans le même sac « événementiel » alors qu'ils appartiennent à des époques et à des générations très différentes et qu'ils n'ont pratiquement rien en commun, ni dans leur pratique d'historien, ni dans leur discours sur l'histoire. Les noms propres, comme les « formules », servent en fait à désigner des positions. Comme Fernand Braudel l'écrit lui-même dans la présentation de la courte bibliographie qui accompagne le texte qu'il a donné à Gurvitch, les auteurs cités « illustrent les conflits entre l'histoire et la sociologie »⁴⁹. Les références étant utilisées ici à titre d'« illustrations », le fait d'en ajouter ou d'en supprimer n'a pas tellement d'importance. C'est sans doute cette logique qui conduit Braudel à réaménager son livre d'images en fonction des enjeux du moment. Voyez cette citation empruntée à l'extrait de « la première édition de la préface » de la *Méditerranée* qui figure dans les *Écrits* : « Au-dessus de cette histoire immobile, une histoire lentement rythmée, on dirait volontiers, si l'expression n'avait été détournée de son sens plein, une histoire *sociale*, celle des groupes et des groupements »⁵⁰. Comparez maintenant le même passage tel qu'il figure dans la *véritable* édition originale, publiée en 1949 : « Au-dessus de cette histoire immobile, se distingue une histoire lentement rythmée, *l'histoire structurale de Gaston Roupnel*, on dirait volontiers, si l'expression n'avait été détournée de son sens plein, une histoire *sociale*, celle des groupes et des groupements »⁵¹. L'image de Gaston Roupnel, devenue trop encombrante, a été retirée de l'album et sa définition de la structure est expédiée aux oubliettes de l'histoire. Mais cette coupure n'est signalée par aucun signe typographique. La même opération est effectuée, mais cette fois-ci dans l'autre sens, avec Paul Lacombe. Dans le texte véritablement original imprimé en 1949, on lit : « l'histoire événementielle de Simiand ». Dans le texte mentionné comme étant celui de « la première édition », imprimé en 1985, le même passage dit : « l'histoire événementielle *de Paul Lacombe et de François Simiand* » (c'est moi qui souligne). Lacombe, que Braudel a sorti de son chapeau en 1958, précède désormais Simiand dans un texte rédigé dix ans plus tôt !

Le troisième palier

28 Pour prolonger jusqu'à son terme cette analyse sur la place du temps dans les discours de justification de Fernand Braudel, il faudrait insister plus longtemps que je ne peux le faire ici sur le « troisième palier » qui correspond à l'intégration du grand historien dans les sphères les plus élevées du monde académique, intégration qui achève la « montée en généralité » des carrières les plus réussies. Les articles de 1958 concernant la « longue durée » s'inscrivaient parfaitement dans la logique du « deuxième palier ». Le chef d'école, porte-parole d'un nouveau projet scientifique, y défend le principe d'autonomie du monde savant contre les journalistes et les gouvernants. Il tient un discours offensif, polémique, rejetant sans ménagement l'histoire politique traditionnelle. Mais le succès aidant, Braudel devient un « entrepreneur » de la science. Cette nouvelle position impose un nouveau discours de justification dont témoigne déjà la deuxième préface de la *Méditerranée*, rédigée pour l'édition de 1966, elle-même entièrement refondue⁵². Braudel précise que « la Méditerranée ne date pas de 1949, année de sa publication, ni même de 1947, année où elle fut soutenue comme thèse en Sorbonne. Elle était écrite dans ses grandes lignes, sinon entièrement écrite, dès 1939, au

terme de la première jeunesse éblouissante des *Annales* de Marc Bloch et de Lucien Febvre, dont elle est le fruit direct. Aussi bien le lecteur ne se trompera-t-il pas à tels arguments de la préface de la première édition : ils se dressent contre des positions anciennes, aujourd'hui oubliées dans le monde de la recherche, sinon dans celui de l'enseignement. Notre polémique d'hier poursuit des ombres »⁵³. On retrouve dans ce passage les caractéristiques habituelles du discours de justification. Braudel ne fournit aucune référence pour situer précisément les « arguments » dont il se désolidarise. Les « ombres » ne sont pas nommément désignées. Mais les principaux intéressés comprendront l'intention de l'auteur. Il s'agit de pacifier les relations entre la VI^e section de l'EPHE et le courant de l'histoire politique qu'incarne Pierre Renouvin à la Sorbonne. Pour que ses projets institutionnels aient une chance d'aboutir, Braudel doit ménager ses anciens adversaires qui détiennent des positions-clé dans les réseaux de pouvoir. Comment pourrait-il d'ailleurs continuer à polémiquer avec les hauts dignitaires de la profession alors qu'il les côtoie désormais régulièrement dans des réunions, des réceptions, des colloques ? Qui plus est, un « entrepreneur » de la science n'a plus guère le loisir d'aller aux archives. Braudel s'en est d'ailleurs lui-même souvent plaint. Le temps nécessaire aux « recherches profondes » se dérobe d'autant plus que, la notoriété aidant⁵⁴, le grand historien est de plus en plus sollicité par des instances extérieures à la science. Après vingt années passées dans l'anonymat et la solitude des salles d'archives, comment résister à l'appel du large ? N'est-il pas important, par ailleurs, que le grand public soit informé des travaux que les savants ont élaborés dans leur jeunesse ? Dans le cas de Fernand Braudel, le passage au « troisième palier », qui le mènera à l'Académie française, est d'autant plus spectaculaire qu'il coïncide avec le moment où l'histoire commence à intéresser les journalistes. Dès le début des années 1960, Braudel a publié un manuel destiné aux classes de Terminale, *Grammaire des civilisations*. Par la suite, il va multiplier les écrits de vulgarisation, en s'adaptant à la demande des éditeurs. Il publie ainsi des textes biographiques sur Charles Quint et Philippe II, dans le plus pur style de « l'histoire événementielle ». Il donne aussi de nombreux articles à la presse, notamment dans *Le Corriere della Serra*⁵⁵. La Méditerranée étant devenue un thème à la mode, Braudel collabore par ailleurs à une douzaine d'émissions sur le sujet pour la télévision, en 1976. Comme le souligne Maurice Aymard, au cours des années 1970, « Fernand Braudel découvrait les médias dont il s'était jusque là tenu à l'écart. Ils ne devaient plus le quitter »⁵⁶. Il n'est pas possible dans le cadre de cette contribution d'analyser la réception des *Écrits sur l'histoire*, au cours de cette troisième phase de la carrière de Braudel, pour montrer son rôle dans le processus de réécriture de l'histoire. Très schématiquement, disons que cet ouvrage va devenir une pièce essentielle dans les discours de justification visant à promouvoir « l'héritage des *Annales* » au sein de la nouvelle génération des historiens regroupés boulevard Raspail. Même ceux qui résistent à la tentation hagiographique découvrent alors leur discipline avec les lunettes que leur a fournies Fernand Braudel⁵⁷. L'idée que celui-ci aurait élaboré une conception originale du temps de l'histoire s'impose comme une évidence, en France, mais aussi sur le plan international⁵⁸. Parallèlement, et ceci explique cela, la « troisième génération » se lance avec ardeur dans le combat contre « l'histoire événementielle ». Les bémols introduits par Braudel lui-même n'y changeront rien. La jeunesse, disait déjà Hegel, a besoin d'être mécontente pour justifier son droit à l'existence intellectuelle⁵⁹.

29 Je conclurai mon propos par un paradoxe qui n'en est pas vraiment un. La meilleure preuve de la réussite de Braudel dans son entreprise de réécriture de l'histoire a été donnée par celui qui a contesté le plus vivement ses arguments : Paul Ricœur. Dans sa trilogie, *Temps et Récit*, ce dernier élève à la dignité d'objet philosophique des réflexions triviales sur la temporalité, reprenant du même coup à son compte, à la fois le vocabulaire et les références braudeliennes concernant « l'histoire événementielle ». Ainsi la critique apparente des *Écrits sur l'histoire* aboutit-elle finalement à leur consécration⁶⁰.

Notes

1 Peter SCHÖTTLER, *Geschichtsschreibung als Legitimationwissenschaft, 1918-1945*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1997, « Einleitung » ; voir aussi Niklas LUHMAN, *Legitimation durch Verfahren*, Neuwied am Rhein, Luchterhand, 1969, traduction française *La légitimation par la procédure*, Paris/Laval, Éditions du Cerf/Presses de l'université de Laval, 2001 (1^{ère} édition 1969).

2 Pour un aperçu plus général sur ce problème, voir Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Éditions Belin, 1995, 343 p.

3 Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, Champs, Paris, Éditions Flammarion, 1986 (1^{ère} édition 1969), 314 p. Mes citations font référence à cette édition de poche. Je me suis néanmoins assuré qu'elles étaient conformes au texte original.

4 Charles-Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Éditions Hachette, 1898.

5 Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 5

6 « Que cet ensemble soit cohérent me fait plaisir » confie-t-il aux lecteurs ; *idem*, p. 6.

7 Dans la réédition du volume en collection « Champs », chez Flammarion, le nom propre « Braudel » s'étale en grosses lettres sur toute la largeur de la couverture, sans le prénom, signe suprême de reconnaissance et preuve de l'importance du contenu du livre.

8 Comme ce texte est au cœur de mon analyse, pour simplifier, je l'appellerai désormais « préface ».

9 Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 45. C'est moi qui souligne.

10 Gaston BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Éditions Vrin, 1977 (1^{ère} édition 1938), 256 p.

11 Ce point a été souligné par Antoine Prost : « comme toute préface, (ce texte) poursuit prioritairement l'objectif de justifier le plan », Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 120.

12 Dans la conclusion de la première édition, Braudel explique lui-même l'itinéraire de son travail, voir Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Librairie Armand Colin, 1949, pp. 1093 et suivantes ; Voir aussi Giuliana GEMELLI, *Fernand Braudel*, Éditions Odile Jacob, 1995 (1^{ère} édition 1990), pp. 75 et suivantes.

13 Dans l'ouvrage de Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, Librairie Armand Colin, 1953, 458 p., qui rassemble ses principaux articles sur la discipline, l'expression « histoire événementielle », très rare sous sa plume, apparaît pour la première fois en 1932, dans un compte rendu au vitriol du manuel d'histoire diplomatique d'Émile Bourgeois (p. 62).

14 Toutes ces citations sont extraites de Fernand BRAUDEL, « Préface », *La Méditerranée...*, ouv. cité, 1949.

15 *Idem*, p. 721.

16 *Idem*, « Préface », p. XI.

17 *Idem*, p. IX.

18 La conclusion de la première partie « géohistoire et déterminisme » souligne que « la démarche vise ici à détacher la géographie de l'analyse des réalités actuelles », « la poser dans le passé ». Il ajoute que « l'ambition certaine de ce livre », c'est d'élaborer une géohistoire « forçant les historiens à tenir compte davantage de l'espace et les géographes du temps », Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée*, ouv. cité, 1949, pp. 295-296.

19 La fête de la Fédération du 14 juillet 1790, marquée par l'imposant défilé des provinces du Royaume, est vue comme le symbole de cette unité nationale, voir Jules MICHELET, *Le Tableau de la France*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987 (1^{ère} édition 1832), 149 p.

20 Paul VIDAL DE LA BLACHE, *La France. Tableau géographique*, Paris, Éditions Hachette, 1908, 365 p.

21 Je ne peux pas, dans le cadre de ce texte, insister sur le double héritage des premières *Annales* : la problématique des civilisations chère à Febvre/Braudel est très différente de la problématique des sociétés défendues par Marc Bloch et élargie dans une perspective plus économique par Ernest Labrousse. Sur ces usages différents du temps, voir notamment Gérard MAIRET, *Le Discours et l'historique. Essai sur la représentation historique du temps*, Tours, Éditions Mame, 1974, 235 p.

22 Dans *Revue historique*, avril-juin 1950, repris dans Lucien FEBVRE, *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, pp. 169-170.

23 Gérard NOIRIEL, « Nations, nationalités, nationalismes. Pour une socio-histoire comparée », dans Gérard NOIRIEL, *État, nation, immigration*, Paris, Éditions Belin, 2001 pp. 87-144.

24 Voir Wilhelm VON HUMBOLDT, *La tâche de l'historien*, Lille, Presses universitaires, 1985 (1^{ère} édition 1821), et la présentation de Jean Quillien.

25 Sur la différence entre ces deux modes de généralisations, voir notamment Antoine-Augustin COURNOT, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, Éditions Vrin, 1975 (1^{ère} édition 1851), 550 p.

26 En français, nous ne disposons que du seul mot « identité » pour désigner ces deux dimensions, distinguées par beaucoup d'autres langues ; voir notamment en anglais (*same, self*) et en allemand (*gleich, selbst*). J'ai découvert l'importance de cette distinction en lisant l'ouvrage de Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 13.

27 Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée...*, 1949, ouv. cité, p. 721.

28 André SIEGFRIED, *Vue générale de la Méditerranée*, Paris, Éditions Gallimard, 1943, 190 p. Dans une lettre à Lucien Febvre, Braudel parle chaleureusement de ce livre ; il y fait plusieurs fois références dans sa thèse. Voir sur ce point F. HOARAU, *L'autre Méditerranée*, mémoire de maîtrise sous la direction de Claude Liauzu, Université Paris 7, 2000. C'est dans sa thèse que Siegfried a élaboré sa vision de l'histoire ; voir André SIEGFRIED, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Librairie Armand Colin, 1913, 535 p. À ses yeux, les péripéties de la vie politique masquent des constantes que l'on ne peut expliquer, au-delà des facteurs économiques, sociaux ou institutionnels, que par les permanences ethniques. Dans l'Ouest, les « Normands » ne votent pas comme les « Français » parce que dix siècles après l'installation des Vikings, leur spécificité originelle n'a pas été totalement effacée.

29 Sur les rapports ambigus des historiens français à la Méditerranée, voir Claude LIAUZU, *L'Europe et l'Afrique méditerranéenne*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1999, notamment p. 151.

30 Gaston ROUPNEL, *Histoire et destin*, Paris, Éditions Grasset, 1943, 413 p. « Rêve de livre : celui de Roupnel » écrit Braudel dans une lettre à Lucien Febvre. Dans le compte-rendu d'*Histoire et destin* qu'il publie dans les *Annales*, Braudel évoque la « vigoureuse et émouvante *Histoire de la campagne française* », qu'a publiée Roupnel en 1932. Les thèses de ce professeur de l'université de Dijon, viticulteur et journaliste à ses heures, ont rencontré un grand écho notamment dans les milieux régionalistes partisans d'un retour à la terre. Roupnel y affirme entre autre que « le sensible génie qui anime l'œuvre actuelle de la Race blanche n'est pas un enfant de la ville ! » ; voir Gaston ROUPNEL, *Histoire de la campagne française*, Paris, Éditions Grasset, 1932, p. 414. Sur les rapports de Roupnel et de Braudel, voir Erato PARIS, *La genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel. La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques, 1999.

31 Fernand BRAUDEL, « Faillite de l'histoire. Triomphe du destin ? », dans *Mélange d'histoire sociale*, tome 6, 1944, pp. 71-76.

32 Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 23.

33 Voir notamment François DOSSE [dir.], *Lire Braudel*, Paris, Éditions La Découverte, 1988, 233 p. ; Brigitte MAZON, *Aux origines de l'EHESS*, Paris, Éditions du Cerf, 1988, 187 p. ; Giuliana GEMELLI, *Fernand Braudel*, ouv. cité ; Jacques REVEL [dir.], *Fernand Braudel et l'histoire*, Pluriel Littérature, Paris, Éditions Hachette, 1999, 215 p.

34 Voir notamment Claude LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Librairie Plon, 1958.

35 Jusqu'à la publication de l'article sur la « longue durée » dans les *Annales*, la formule « histoire événementielle » n'est pas centrale dans son vocabulaire. Elle n'apparaît pas dans la leçon inaugurale du Collège de France. À cette époque, Braudel semble hésiter entre plusieurs formulations possibles. L'article intitulé « pour une économie historique » (1950), oppose « une histoire structurale à une histoire qu'il vaut mieux appeler conjoncturale qu'événementielle » ; voir Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 128.

36 En même temps, comme il s'agit ici de propos qui révèlent davantage du « sens pratique » que d'une réflexion rigoureuse sur l'histoire, Fernand Braudel maintient une fenêtre ouverte sur la conception herméneutique du temps. D'où les références appuyées à Philippe Ariès qui en présente une vision modernisée, et sans doute plus acceptable, même s'il elle s'ancre dans

une même tradition de pensée que celle de Gaston Roupnel. « Le véritable objet de l'histoire réside dans la prise de conscience du halo qui particularise un moment du temps, comme la manière d'un peintre caractérise l'ensemble de son œuvre » écrit Philippe ARIÈS, *Le Temps de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1986 (1^{ère} édition 1954), p. 221. Les ouvrages ultérieurs d'Ariès illustreront une mutation comparable à celle de Braudel concernant la temporalité.

37 Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 50.

38 *Idem*, p. 54.

39 *Idem*, p. 12.

40 *Idem*, p. 45.

41 *Idem*, pp. 102-103.

42 *Idem*, p. 108.

43 Voir François SIMIAND, « Méthode historique et sciences sociales », dans *Revue de Synthèse historique*, 1903, pp. 1-22 et pp. 129-157 (il s'agit au départ d'une conférence présentée à la Société française de philosophie) ; et Paul LACOMBE, *De l'histoire considérée comme science*, Paris, Éditions Hachette, 1894, 415 p. ; et Paul LACOMBE, « La science de l'histoire d'après M. Xénopol », dans *Revue de Synthèse historique*, n° 1, 1900, pp. 28-51.

44 Au début du XX^e siècle personne — à l'exception de Simiand, pour des raisons stratégiques faciles à comprendre — ne considère vraiment Lacombe comme un « historien ». Lucien Febvre en parle en des termes quelque peu ironiques. Évoquant les réunions organisées par Henri Berr au siège de la *Revue de synthèse*, avant 1914, il écrit : « à gauche, je le vois encore, parfois endormi et silencieux, puis brusquement éveillé, vif, pétulant, l'habitué des habitués, Paul Lacombe, original esprit qui tint sa partie avec autorité dans les premiers concerts de la Synthèse », Lucien FEBVRE, *Combats*, ouv. cité, p. 314. À aucun moment, Febvre ne le présente comme l'inventeur de la formule : « histoire événementielle ».

45 Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 31

46 *Idem*, p. 98.

47 *Ibidem*.

48 L'idée que Simiand aurait « repris à son compte » les thèses de Lacombe est affirmée dans plusieurs autres passages des *Écrits* ; voir notamment Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 102.

49 *Idem*, p. 121.

50 *Idem*, p. 11. Souligné dans le texte.

51 Fernand BRAUDEL, « Préface », dans *La Méditerranée*, ouv. cité, 1949, p. IX. C'est moi qui souligne l'expression : « l'histoire structurale de Gaston Roupnel ». Le nom de Roupnel est cité à plusieurs reprises dans les *Écrits*, mais de façon assez ambiguë. Après avoir souligné que pour l'historien « le temps colle à sa pensée comme la terre à la bêche du jardinier », il ajoute : « L'angoisse de 1940 aidant, Gaston Roupnel a écrit à ce propos des mots qui font souffrir tout historien sincère », Fernand BRAUDEL, *Écrits...*, ouv. cité, p. 75.

52 Pour une comparaison de la première et de la deuxième version de la thèse, voir Giuliana GEMELLI, *Fernand Braudel*, ouv. cité, chapitre 3 : « les métamorphoses du temps historique ».

53 Fernand BRAUDEL, « Préface », dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Librairie Armand Colin, 1966, p. 16. La seconde préface est datée du 19 juin 1963.

54 Restée confidentielle jusque dans les années 1960, la thèse est rééditée en 1966, puis en 1976, en 1979, en 1982, etc. Les traductions et les éditions de poche marquent la consécration mondiale de la *Méditerranée*.

55 Comme pour les films qui ont rencontré un grand écho dans le public (Rambo I, Rambo II, etc.), les producteurs sont incités à donner suite. D'où la publication de Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire II*, Paris, Éditions Arthaud, 1990, 307 p., qui rassemblent ces textes disparates, avec un avant-propos de Paule Braudel, l'épouse du grand historien.

56 Maurice AYMARD [dir.], « Préface », dans *Les Écrits de Fernand Braudel. Autour de la Méditerranée*, Paris, Éditions de Fallois, 1996, p. II.

57 La critique des « présumés positivistes » de « l'histoire événementielle » réunit me semble-t-il, au-delà de ce qui les oppose, tous les historiens qui ont écrit sur l'histoire à partir des années 1970 (Paul Veyne, Michel de Certeau, Pierre Vilar, François Furet, etc.) La popularisation de cette mémoire de l'histoire, doit beaucoup aux liens étroits tissés avec l'édition commerciale. Le « nouveau » est un argument de vente efficace. Les trois volumes

dirigés par Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, Paris, Éditions Gallimard, 1974, qui inaugurent la collection « Bibliothèque des histoires », où tous ces grands auteurs sont réunis, joueront un rôle décisif dans ce travail de réécriture de l'histoire. La crédibilité de ce nouveau discours repose sur le fait que, *dans le même temps*, des recherches empiriques de grande qualité paraissent au sein du Centre de recherches historiques de l'EHESS, sous la direction ou dans la mouvance de Fernand Braudel et de ses successeurs.

58 Les textes rassemblés par Jacques Revel sont très instructifs sur le rôle joué par les *Écrits* dans la relecture de la *Méditerranée*, en France, mais aussi aux États-Unis ; voir Jacques REVEL [dir.], *Fernand Braudel et l'histoire*, ouv. cité.

59 Les rares voix dissonantes seront complètement étouffées par le concert des klaxons anti-positivistes. Jean Glénisson plaide pour que l'histoire de l'histoire devienne un véritable objet de connaissance. Mais ses appels à la mise en place d'une véritable chaire d'historiographie ne seront pas entendus, parce que la mémoire de l'histoire est un enjeu de pouvoir trop important pour la livrer aux savants ; voir Jean GLÉNISSON, « L'historiographie française contemporaine : tendances et réalisations », dans *La recherche historique en France de 1940 à 1965*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1967, pp. IX-LXIV.

60 Paul RICŒUR, *Temps et Récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, tome 1, pp. 82 et suivantes. Il écrit, lui aussi, à propos de la formule « histoire événementielle » : « selon l'expression forgée par Paul Lacombe et reprise par François Simiand et Henri Berr » (p. 184), en renvoyant aux mêmes textes que Braudel. Ricœur se livre ensuite à une lecture de la *Méditerranée* qui est présentée comme une analyse de la « pratique » de l'historien, mais qui est en fait entièrement centrée sur les trois pages de la préface reproduites dans les *Écrits*. Toute l'analyse de Ricœur — qui vise à démontrer que, quoiqu'il en dise Braudel n'est jamais sorti du « récit » — n'a de sens que si l'on accepte le présupposé d'une continuité dans la « conception braudelienne du temps ». Loin d'affirmer qu'il est « sorti du récit », les premiers commentateurs de la *Méditerranée* reprochaient plutôt à Braudel d'en être resté trop prisonnier. Dans son compte-rendu de 1951, Bernard Baylin affirme : « le fond du problème, c'est que Braudel a pris une attitude poétique vis-à-vis du passé pour un problème historique », dans Jacques REVEL [dir.], *Fernand Braudel et l'histoire*, ouv. cité, p. 75. Aux États-Unis, la critique de la *Méditerranée* est fréquente dans les écrits des partisans du « *linguistic turn* ». Leurs présupposés sont les mêmes que ceux de Ricœur. Pour une présentation d'ensemble, voir Philippe CARRARD, *Poétique de la Nouvelle histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Lausanne, Éditions Payot, 1998 (1^{ère} édition 1992), 256 p.

Pour citer cet article

Référence électronique

Gérard Noiriel, « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits* sur l'histoire de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 07 mars 2008, Consulté le 05 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index419.html> ; DOI : 10.4000/rh19.419

Référence papier

Gérard Noiriel, « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits* sur l'histoire de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25 | 2002, 57-81.

À propos de l'auteur

Gérard Noiriel

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Le but de cette étude est de mieux comprendre comment les historiens justifient le type de contribution qu'ils apportent à la connaissance. La façon dont Fernand Braudel a abordé la question du temps dans ses écrits sur la "longue durée" est à cet égard très instructive. Elle montre que loin de procurer un savoir neuf sur le sujet, ses textes ont pour but de défendre un programme de recherches à l'intérieur de la discipline et par rapport aux autres sciences humaines. L'argumentation est adaptée aux enjeux qui dominent chacun des grands moments de la carrière de Braudel. Les discours sur le temps accompagnent la montée en généralité qui illustre les carrières les plus réussies. Ils alimentent une mémoire de l'histoire adaptée aux luttes de concurrence qui opposent les historiens entre eux.

How history is re-written. The uses of time in Fernand Braudel's writings on history. The purpose of this study is to understand better how historians justify the type of contribution they add to general knowledge. The way Fernand Braudel tackled the issue of time in his writings on "long stretches of time" is indeed very telling. It shows that far from offering something new on the topic, the purpose of his writings is to defend a research programme within the subject and compared with other fields in human sciences. Arguments are adapted to the issues at stake at the various moments of Braudel's career. Works on time go side by side with the attempt at generalising made by successful historians. They feed on a memory of history suited to the struggles of competition opposing historians with one another.

Licence portant sur le document : Tous droits réservés